

L'Action

Tombé dessus ! Encaissé lous ! (CYRANO)

DIRECTEUR : JULES FOURNIER

MONTREAL
105, RUE SAINT-HUBERT, 105
Téléphone: Est 677.

LE NUMERO: CINQ SOUS.
PAR AN: DEUX DOLLARS.

Les Juifs au Canada

A propos d'un récent discours

The position of the Jews in the modern world is still an anomalous one. Even in Western lands their emancipation, political and social, has been so recent that they still bear traces of the social isolation to which their steadfast adherence to their ancestral creed restricted them. For these reasons Jews present many differences from their neighbors of other faiths, who regard them, if not with ill-will, at least with curiosity.

M. Joseph JACOBS.

Quand je pris connaissance de ce qu'avait dit au Club Montefiore M. Hébert, commissaire municipal, j'étais frais émoulu d'une lecture fort coincidente: l'article consacré, dans le *New-York Times* du 17 janvier dernier, par M. Joseph Jacobs, au remarquable ouvrage de M. Israel Cohen, *Jewish Life in Modern Times*. Les paroles de M. Hébert auraient pu avoir leur place dans le livre de M. Cohen, étant en raccourci la corroboration de plus d'une prétention de ce dernier.

Parlant du développement de Montréal, M. Hébert l'a attribué pour une bonne part aux Juifs, "qui sont une population saine et laborieuse, deux qualités qui conduisent au succès en affaires". Il a ajouté:

Vous avez largement participé dans l'augmentation de nos richesses, et le "boom" sur l'immobilier des dix dernières années a été causé par votre fait en grande partie; ça n'a pas été au détriment de Montréal. Je ne suis pas venu ici pour vous encenser et je ne parle qu'après avoir étudié les chiffres et les statistiques. Je n'ai plus la prétention de vous parler finances quand la plupart de mes auditeurs sont eux-mêmes des financiers experts.

Tout cela est de la plus rigoureuse exactitude; seulement, il faut un certain courage pour le proclamer dans un milieu où l'on cherche à détourner l'attention de notre propre infériorité chronique à l'aide de quelques épouvantails toujours commodes: le franc-maçon, le libéral catholique, l'Irlandais, le Juif, etc., etc.

M. Hébert aurait pu ajouter que le Juif montréalais a créé certaines industries dont vit, directement ou indirectement, le tiers de notre population: la confection par exemple; qu'il a galvanisé des commerces qui nous gisaient des mains, celui de l'épicerie et celui du poisson, pour nous en tenir à ces deux seulement; qu'il a enrayé et vaincu le monopole grec sur le marché des fruits et des légumes importés, et que c'est à lui enfin que nous devons d'avoir les uns et les autres, en abondance et à prix "chrétiens", en toutes saisons.

C'est, parmi nous, le négociant juif qui comprend le mieux la vertu productrice de l'axiome américain: *Petit profit, gros débit*. Je ne crains pas d'assurer que si le coût de la vie n'est pas plus élevé en ce moment, c'est dû aux méthodes de commerce du Juif. J'ajouterai que les Juifs donnent, à Montréal, plus de travail aux Canadiens-Français des deux sexes que tous les patrons canadiens-français ensemble.

On déplore que le Juif soit envahisseur. Comme s'il était venu d'outre-mer ici pour enfler des porcs. A peine arrivé, il choisit sa voie et la suit avec constance, intelligence, appétit. S'il tombe, il ne reste pas longtemps à terre. S'il s'est trompé en partant à droite, il repart à gauche, ne s'attardant pas à piétiner sur place et à blâmer les dieux et les hommes.

S'il nous refoule dans certains quartiers, s'il nous en évince, c'est avec notre consentement. Nous le supplions presque d'acheter les foyers qui furent les nôtres de génération en génération, sans avoir changé de mains depuis les ancêtres qui les fondèrent; nous leur en portons les titres et les défes sur des plateaux d'argent. Sur le même sujet, en 1908, dans la *Revue Populaire*, j'écrivais:

Dans un numéro du New-York Herald, déplorant cette victoire graduelle et constante des étrangers sur les vieux citoyens de New-York, l'évêque Potter disait à ces derniers: "Je ne vous préche pas l'offensive, mais la défensive: je ne vous incite pas aux violences envers les envahisseurs, mais je vous dis: Ne vous laissez pas envahir; défendez votre bien." Par une coïncidence à noter, le dimanche même où ce numéro du Herald était publié à New-York, le curé de ma paroisse parlait le même langage, tentait de réveiller la fibre nationale et de faire

comprendre qu'au-dessus du gain immédiat que peut représenter la vente en détail des anciens quartiers français et catholiques, il y a quelque chose de plus important. Ce langage, ces arguments, si pleins de force et de belle fierté, n'ont que peu de valeur aux yeux de compatriotes qui se moquent pas mal qu'après eux ce soit le déluge, pourvu que dans le présent ils puissent palper beaucoup de billets de banque et en jouir... C'est surtout notre classe moyenne qui cesse de lutter et va se mettre à manger son capital. Dans un de ses romans, Mme Marie-Anne de Bovet décrit une bourgeoisie molle, inapte aux affaires, impatiente de jouir et que les Juifs manipulent à leur guise. "Les Juifs, dit-elle, qui lentement, obstinément, finiront par barrer toutes les avenues, par occuper tous les postes, par détenir le pouvoir comme ils sont en voie d'accaparer la richesse publique... jusqu'au jour où maîtres de tout, ils diront: "La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir".

Et pour mot de la fin, je rapportais cette phrase du président d'un congrès juif tenu quelque temps auparavant à La Haye: "Les Juifs n'ont pas de patrie, pas de pays à eux en propre, mais ils sont en train de conquérir le monde."

Les Canadiens-Français n'ont rien appris, rien oublié au sujet des Juifs. Ils en sont toujours au type traditionnel de la rue Craig, en huppelande, crasseux, pouilleux, dur comme Shylock, sans rival dans la double opération d'acheter pour rien et de vendre très cher. Quand mes compatriotes veulent remonter plus haut que la rue Craig dans leur évocation de la juiverie, ils vont droit à Judas, et ça leur suffit: les annales de la rue Craig et le drame de la Passion — rien d'autre n'existe pour eux. Ils ignorent la genèse juive au Canada; rappelés-ils, d'autant qu'elle nous fait voir, au lendemain de la Cession, nous les premiers occupants du sol, en parfaite posture d'infériorité, tout comme aujourd'hui.

Aaron Hart, le premier Juif venu ici, accompagnait le général Amherst en 1759 à titre d'officier d'état-major. Il s'établit ensuite à Trois-Rivières et devint propriétaire de six seigneuries, celle de Bécancour entre autres, que les nôtres lui offraient comme aujourd'hui ils le font de leurs propriétés montréalaises, en estimant que ce "sale Juif" leur faisait grand honneur en les croquant.

Ouvrons ici une parenthèse. Nos journaux castors déplorent périodiquement que la circonscription Saint-Louis de Montréal soit exposée à avoir prochainement un Juif comme député provincial. Or, un descendant de cet Aaron Hart se fit élire pour la Chambre de Québec, par la ville sacro-sainte qu'est Trois-Rivières; sa qualité de juif l'ayant fait refuser par la Chambre, Trois-Rivières réitéra braverment son geste jusqu'à ce que, de guerre lasse, la Chambre abaissât pavillon.

Peu après la Cession, quelques Juifs arrivèrent à Montréal, entre autres Lazarus David, Abraham et David Franks. Leur premier acte fut d'élever la pionnière des synagogues canadiennes, où se trouve aujourd'hui le rond-point entre le palais de justice et l'hôtel de ville. Dès 1867, Lazarus David était grand propriétaire; il se voua tellement au progrès de sa ville adoptive que sa mort fut l'occasion d'un deuil général.

Le père des Franks était le plus gros négociant de Québec en 1767; son fils David et Aaron Hart furent parmi les plus actifs à demander un gouvernement responsable ici. Un autre Franks commença dès lors la traite à la Baie d'Hudson. En 1788, un Juif, M. David David, fils de Lazarus, était choisi comme l'un des membres du premier conseil d'administration de la Banque de Montréal, où nous n'avons pris pied que tout dernièrement. Peu après, Henry Joseph fonda à Berthier une des plus importantes maisons de commerce du Canada, achetant directement en Europe, possesseur de vaisseaux qui lui apportaient ses marchandises, créateur du premier service maritime entre les deux continents. En voilà assez pour nous édifier sur la façon reptilienne (style Tardivel) dont la juiverie s'implanta ici.

Dans la sphère intellectuelle, elle fit excellente figure. Le Dr Abraham De Sola, par son oeuvre écrite et par ses conférences au McGill, est l'une de nos gloires les plus pures. On ne lui connaît d'égal que Goldwin Smith. Un biographe rappelle ce fait entre autres:

The other event took place in 1872, when he was invited by the government of the United States to open Congress with prayer. This was not only a compliment to Dr. de Sola's ability as a preacher, and a graceful act to a British subject, but owing to the fact that diplomatic relations between Great Britain and the United States had but lately been strained by the "Alabama Claims," the event was the first public sign of a better feeling between the two countries.

Dans les lettres et dans les arts, dans les oeuvres philanthropiques et dans le monde des sports légitimes, nos Juifs occupent une place aussi éminente que large; la liste que j'ai devant les yeux m'a vraiment étonné; j'ignorais qu'ils fussent rendus à ce degré d'avancement dans ces sphères. Ai-je besoin d'ajouter qu'ils ont à Montréal, aujourd'hui, des journaux quotidiens et hebdomadaires, des revues et des magazines bien agencés, déjà influents, très encouragés? Le Juif lit beaucoup. Il est partisan de l'instruction intensive, et pas une école, comme les leurs, ne montre une assistance aussi nombreuse, aussi constante, ni un programme d'enseignement plus large et plus pratique. Un petit Juif doit étudier trois langues; dans l'Ontario, en certains endroits, il y a l'allemand en plus. Le petit Juif s'arme pour l'avenir quoi qu'il en coûte d'argent, de temps et d'effort.

J'ai sous les yeux la liste des oeuvres philanthropiques juives à Montréal, depuis l'aide aux petits commerçants (*Hebrew Free Loan Association*) jusqu'à la charité à domicile sous une forme noble et réactive. M. Frederic Wright écrivait dans le *Herald*, de Montréal, en date du 31 août 1913:

There is much in the make-up of the Jew which would be well copied by the Gentile. His Talmud, a compilation of the Hebrew philosophers, teaches him the greatest of the graces—charity, and what is more he carries it out, though in a different way to the Christian. The Talmudical precept that "the noblest charity is to prevent a man from accepting charity" would seem to be the foundation of his philanthropy, and if this truism was acted upon more generally much of the prevailing poverty in the world would be eliminated. But this idea of charity being a national Jewish

characteristic is unbelievable to many. Yet there are no people who have done so much to help their poor to get a decent foot-hold on the slippery ladder of life. In Great Britain where poverty bordering on starvation is the lot of 30 per cent. of the people, there is not one Jew receiving State relief. Not that poverty is non-existent among English Jews—there is plenty—but the Jewish fraternity have their own poor laws; the wealthier taxing themselves for the benefit of their poor, and it might be stated that this system of supportin their own is general throughout Europe.

In the larger cities of Canada poverty often touches the Jews. In most cases it is through no fault of their own, certainly not through drunkenness, for there is not a more abstemious people on earth—just hard luck. To help the struggling Jew or Gentile in Montreal a successful Jew has founded an institution which has already done much to alleviate the misery of poverty and helped many a man to look his fellows in the face—an institution which at the critical moment in his life helps him to turn the corner. The name of this society is the *Hebrew Free Loan Association*, the object of which, in the words of Mr. Z. Fineberg, the founder, is "to loan money to those in need, instead of giving alms, and thus assist respectable people whose character and self-respect will not permit them to receive alms, but who will accept a loan which they can repay and thus overcome the difficulties for means of a livelihood."

La citation est un peu longue, mais elle vise, ici, à mieux faire connaître des hommes venus chez nous pour y rester, et à nous donner de salutaires enseignements. Disraeli, un Juif arrivé au poste de premier ministre de la Grande-Bretagne, disait un jour aimablement: "Judaïsme is now the completion and vindication of Christianity." Prenons garde qu'à Montréal, avec notre abâtardissement, cette sentence ne devienne vraie qu'à rebours.

Il se peut que dans un prochain article, à l'aide du livre précité de M. Israel Cohen, je vous entretienne des Juifs mondialement parlant. Ils sont à l'ordre du jour de toutes façons en Europe, du fait de la guerre, et de la façon la plus honorable.

D'ARGENSON.

Violent Contraste

On n'a sans doute pas oublié la lettre signée Otto Brauer, où l'officier allemand de ce nom apprenait en termes fort courtois à M. du Masjambost la mort héroïque de son fils le sous-lieutenant Armand du Masjambost, tué quelque part en Argonne. Sous le titre "Lettre d'un barbare," le directeur de l'Action l'a en effet triomphalement reproduite le 6 mars, pensant qu'il n'en faudrait pas davantage pour établir que les Allemands ne sont pas des Iroquois, qu'ils sont, "quoiqu'on die", capables de sentiments généreux et même d'éprouver de l'admiration pour ceux de leurs ennemis qui s'en montrent vraiment dignes.

Ce qu'il n'a pas dit, ce qu'il s'est bien gardé de reproduire, ce sont les remarques dont l'Action Française—où il a puisé le document—faisait suivre la lettre de l'officier allemand. Les voici telles qu'elles me sont tardivement communiquées par un abonné de l'Action Française:

Nous n'avons besoin de rien ajouter à un pareil témoignage rendu par l'ennemi. Mais celui dont le lieutenant du Masjambost a forcé l'admiration et qui n'a pas craint de l'exprimer en ces termes mérité qu'on lui rende son salut. A l'heure où nous reproduisons les récits trop authentiques des innombrables atrocités commises par les troupes allemandes, en Belgique et en France, nous publions aussi la lettre de cet officier allemand, qui forme contraste avec les assassins de notre ami le lieutenant Deschamps et de ses compagnons blessés. En tenant compte d'ailleurs de l'hypothèse d'une manoeuvre destinée à faire oublier ces crimes, nous dirons que le plus beau compliment que l'on puisse faire à ce représentant exceptionnel de la Kultur, c'est qu'il s'est élevé, dans la circonstance, jusqu'aux sentiments qui aiment tous les officiers français. (3 janvier 1915, édition quotidienne).

Pour donner à cette lettre sa signification véritable et éviter de lui attribuer une valeur documentaire exagérée, il eût fallu faire ce qu'a fait l'Action Française: souligner l'entier contraste qu'elle marque avec la conduite notoirement infâme de tant d'officiers allemands de tous les grades. Il eût fallu, tout en rendant un juste hommage à son auteur, ne pas représenter celui-ci comme l'officier allemand typique de

humaine dure plus longtemps et exige de plus grands sacrifices. Une guerre humaine est, en outre, une injustice imméritée pour l'armée nationale, à qui elle impose des pertes toujours renouvelées. L'idée de cette guerre humaine est inspirée par ce fatal désir de popularité qui nous a conduits, en Alsace, à prendre des mesures qui se tournèrent contre nous.

"Nous paraissions vouloir renoncer à ce moyen important", dit la feuille berlinoise. Pour y renoncer il faut d'abord s'en être prévalu de plein gré: les armées allemandes ont donc systématiquement prononcé la terreur, les dévastations, opéré "la destruction des villages", usé enfin de tous les procédés qui constituent une guerre inhumaine. Est-il besoin d'autre aveux? Passons maintenant aux praticiens tels que nous les a fait connaître la Commission française d'enquête sur les atrocités allemandes et les très authentiques aveux de quelques officiers: je ne mentionnerai que des crimes commis par des officiers ou par leurs ordres.

Voici d'abord comment s'exprime la Commission:

Les faits commis en violation des droits de la guerre à l'égard des combattants: meurtres des blessés ou des prisonniers, ruines interdites par les conventions internationales, attaques contre les médecins et les brancardiers, ont été innombrables, dans tous les endroits où des combats ont été engagés. Il nous est impossible de constater la plupart d'entre eux, parce que les témoins en sont surtout des militaires, obligés à se déplacer continuellement. Ces actes ont été, du reste, relatés dans des rapports adressés par les chefs de corps à l'autorité militaire, qui pourra les joindre aux documents de notre enquête, si elle le juge à propos. Beaucoup sont aussi attestés par des témoignages que des magistrats ont recueillis dans les hôpitaux, et dont nous opérons en ce moment le dépouillement en vue de l'établissement d'un rapport complémentaire. Il nous en a été néanmoins révélé à nous-mêmes un certain nombre, au cours de notre information.

A Bar-le-Duc, M. le médecin principal Ferry nous a, à cet égard, rapporté des dépositions recueillies par lui, dans son service. Le sergent Lemerre, du... régiment d'infanterie, lui a déclaré que, blessé le 6 septembre, à Rembercourt, d'un éclat d'obus à la jambe, il avait été laissé sur le terrain, pendant huit jours, par les ambulanciers allemands, qui le voyaient parfaitement. Le quatrième jour, sur l'ordre d'un officier qui parcourait le champ de bataille, son revolver à la main, ce sous-officier a été blessé de nouveau d'un coup de fusil par un soldat. Il a d'ailleurs eu, à plusieurs reprises, autour de lui, des brancardiers allemands tirer sur nos blessés.

Le 22 août, un détachement allemand se présenta sur le territoire de Bonvillers (Meurthe-et-Moselle), à la ferme de la Petite Rochelle, où le propriétaire, M. Houillon, avait donné asile à des blessés français. L'officier qui le commandait ordonna à quatre de ses hommes d'aller achever neuf blessés qui étaient étendus dans la grange. Chacun de ceux-ci reçut une balle dans la poitrine. Comme la dame Houillon demandait grâce pour eux, l'officier lui enjoignit de se taire, en lui mettant le canon de son revolver sur la poitrine.

Un soldat allemand, atteint d'une blessure au ventre, a confié à M. le docteur Rohmer qu'elle lui avait été faite d'un coup de revolver par son officier, parce qu'il avait refusé d'achever un blessé français. Enfin, un autre Allemand, porteur d'une plaie au dos, produite par un coup de feu tiré à bout portant, a déclaré au docteur Weiss que, pour obéir à l'ordre d'un officier, un soldat avait tiré sur lui, afin de le punir d'avoir transporté dans un village situé à proximité du champ de bataille plusieurs blessés de notre armée (3).

Un soir, une détonation ayant retenti pendant que M. l'abbé Colin, curé de Croismare, se trouvait auprès d'un officier, celui-ci s'écria: "Monsieur le curé, en voilà assez pour vous faire fusiller ainsi que le bourgmestre, et pour faire brûler une ferme. Tenez, en voici une qui brûle". "Monsieur l'officier, répondit le prêtre, vous êtes trop intelligent pour ne pas reconnaître le bruit sec de votre fusil. Pour moi, je le reconnais". L'Allemand n'insista pas.

Voyons maintenant deux aveux choisis entre beaucoup d'autres:

Le premier est la traduction d'un document original conservé au Ministère de la guerre français et se lit comme suit:

"Mardi 8-9-14—Réveil à 5 heures. Très violent combat dans les bois. L'artillerie prend part à l'action. Ordre de tuer tous

(1) Et quand avons-nous jamais fait cela? —Note de l'Action.
(2) Et les exploits anglais, français et belges, en ces vingt-cinq dernières années, en Afrique, en Asie, partout.—Note de l'Action.

les Français, les blessés exceptés, même s'ils offrent de déposer les armes, parce que les Français nous ont laissé avancer à une faible distance puis nous ont pris par surprise en ouvrant un feu intense. (Dernière page du carnet d'un soldat mort.)

Ce qui suit est un extrait des *Munchener Neueste Nachrichten* (N° 513-7, October Vorabendblatt, page 2):

Journal de marche d'un officier allemand, le lieutenant A. Eberlein, qui prit part à l'occupation de Saint-Dié (4):

27 août.—... Mais nous avons arrêté trois autres civils et alors me vient une bonne idée. Ils sont installés sur des chaises et on leur signifie d'avoir à aller s'asseoir au milieu de la rue. Suppliquions d'une part, quelques coups de crosses de l'autre. On devient peu à peu terrifiément dur. Enfin, ils sont assis dehors, dans la rue. Combien de prières angoissées ont-ils dites, je l'ignore; mais leurs mains restent jointes comme crispées.

Je les plains, mais le moyen est d'une efficacité immédiate. Le tir dirigé des maisons sur nos flancs diminue aussitôt et nous pouvons maintenant occuper la maison d'en face; nous sommes ainsi les maîtres de la rue principale. Tout ce qui se montre encore dans la rue est fusillé. L'artillerie, elle aussi, a travaillé vigoureusement pendant ce temps, et, lorsque, vers 7 heures du soir, la brigade s'avance à l'assaut pour nous débarrasser, je puis faire le rapport: "Saint-Dié est vide d'ennemis."

Comme je l'ai appris plus tard, le... régiment de réserve, qui est entré à Saint-Dié, plus au nord, a fait des expériences exactement semblables aux nôtres. Les quatre civils qu'ils avaient également fait assiéger dans la rue ont été tués par les balles françaises. Je les ai vus moi-même étendus au milieu de la rue près de l'hôpital.

A. EBERLEIN, lieutenant.

(Cité par le *Bulletin des Français*, résidant à l'étranger, du 1er janvier 1915, et, dans sa partie essentielle par le *Literary Digest* du 6 février).

Si le lieutenant Eberlein et ses émules de Saint-Dié portent la même marque de fabrique que ces chefs de bataillon qui allaient à la rencontre de l'ennemi en montant leurs troupes à couvert derrière un rideau de civils belges, ils ne sont évidemment pas de la même pâte que le lieutenant Otto Brauer. Si celui-ci a été à la même école, il n'a pas profité des leçons reçues, il y a perdu son temps.

Je termine par une dernière citation, qui résume toutes les autres:

Le récit des barbaries allemandes, écrit André de Maricourt dans la *Revue Hebdomadaire* du 6 février, étonne certains lecteurs. N'est-ce pas plutôt cet étonnement qui doit étonner? Ne songe-t-on pas que les Prussiens n'ont jamais varié (sauf dans le dosage) en leur manière de faire la guerre: embuscades, incendies des villes, meurtres des otages?... C'est ce qu'on rencontre tout le long de leur courte histoire. Rien de plus naturel. Il y a le sang. Les Prussiens, issus d'une race finnoise totalement étrangère au reste de l'Europe, n'étaient pas même chrétiens au treizième siècle lorsque saint Louis régnait en France. Quelques siècles plus tard, sur le fond de barbarie, s'est greffé l'orgueil piétiste. "Par le fer et par le feu" ils ont ensuite imposé le joug à leurs voisins et leur domination a gangrené toutes les Allemagnes."

Toujours égaux à eux-mêmes en dépit du luisant d'une légère couche de vernis, c'est bien ce que je disais.

FERDINAND PARADIS.

Cours "Excelsior"

Sous le nom de *Cours Excelsior*, c'est un traité complet de comptabilité que M. J.-A. Michaud se propose d'offrir, en une série de fascicules mensuels, au public canadien. Le premier de ces fascicules est paru justement ces jours derniers. Il contient une foule d'observations et d'exposés du plus haut intérêt. Sans son Introduction, M. Michaud se fait fort d'enseigner, par correspondance, au moyen de son Cours, la tenue des livres complète en cinq mois. Prix du premier fascicule, 25 cents. Prière de s'adresser, par lettre ou personnellement, au *Cours Excelsior*, Rue Villeneuve, 153-Ouest.

(4) Et tout ceci, comme le reste, est certainement très bien, sauf que, d'après un article très formellement raisonné du *New-York Times*, journal notoirement anti-allemand, la plupart de ces documents, attribués à des soldats ou officiers allemands, sont des documents APOCRYPHES, fabriqués de toutes pièces par quelques farceurs... [Note de l'Action.]

Les Petites Choses qui font plaisir

Etre accueilli, en visite, par cette phrase: "Les oreilles ne vous ont pas tinté un peu, hier soir?"

Ou par cette autre phrase, d'une amie dont on redoutait l'indifférence: "Tiens... le petit complet de l'an dernier..."

Dans un moment où l'on est très pressé, feuilleter, par acquit de conscience, un numéro de Revue où il n'y a "rien à lire."

Savoir où on s'est enrhumé.

Entendre dire d'une femme qui vous a repoussé qu'"elle ne rajeunit pas."

Calculer qu'on a peu d'avantage à faire une économie qui déplaît, mais que semblait conseiller la raison.

Au lendemain d'un petit succès littéraire, se sentir attentivement regardé par un peintre inconnu.

S'apercevoir, au petit nombre de feuillets que l'orateur tient encore dans la main, qu'il n'en a plus pour très longtemps.

Trouver dans un courrier très chargé qu'on met tardivement à jour, quelques lettres auxquelles il est devenu inutile de répondre.

Apprendre qu'une fête où on était furieux de n'avoir pu aller n'a pas très bien réussi.

Voir, au moment où va stopper le train bondé dans lequel on voyage, se tendre vers soi les deux mains d'un porteur souriant.

Au cimetière.—Se trouver devant une tombe d'homme célèbre, au moment où on s'y attendait le moins.

Durant une cérémonie nuptiale où funèbre qui n'en finit pas.—Etre un de ceux qui ont eu l'idée de déjeuner avant.

Se débarrasser d'un objet dont on a honte ou qui encombre, en l'offrant à des amis que remplît de confusion cette liberté inattendue.

En gare, voir passer ses malles sur le quai.

Tourner septiquement le bouton de porte d'une salle d'attente qu'on croyait fermée, et la sentir qui s'ouvre.

Etre abordé brusquement, dans la rue, par l'ami *lapeur*, qui ne voulait "que vous serrer la main".

Au fond d'une bonne bouteille trop tôt finie, et que machinalement on secoue, disserter comme un petit bruit.

Arriver à temps pour allumer sa cigarette à l'allumette qui allait s'éteindre.

En wagon. — Avoir trouvé la position dans laquelle on croit bien qu'on pourra dormir.

Etre appelé "cher Maître" par quelqu'un qui n'a aucun intérêt à vous désigner ainsi.

En sautant de son lit la nuit, sentir ses deux pieds s'enfoncer exactement dans les pantoufles qu'on ne voit pas.

Au théâtre. Arriver juste après "la petite pièce".

Avoir découvert dans un quartier éloigné un tout petit cordonnier qui fait très bien.

Etre généreux avec un ennemi, et sentir qu'on l'épate.

Entendre, quand on est malade et condamné à garder la chambre, les amis qui vous viennent voir, pester contre le temps qu'il fait.

Apercevoir à travers bois, tout à coup, la petite tache de lumière qui annonce le chemin qu'on cherche.

Echapper à l'oeil d'une loueuse de chaises.

Donner un diner dont le succès préoccupe, et entendre, vers huit heures, sonner le pâtissier.

Retrouver en assez bonne place, chez des amis difficiles, un cadeau sur l'effet duquel on n'osait pas compter.

Arriver, avec une âme préparée à la condolance, dans une maison en deuil, et trouver les gens assez gais.

Adopter une nouvelle forme de faux-col.

Au moment de repasser la frontière, faire un petit achat bête, grâce auquel on est exactement débarrassé de la monnaie é-

trangère qui vous restait.

Déboucher sans effort visible, sous le regard de femmes narquoises, une bouteille difficile.

En cabinet particulier.—Signaler négligemment au maître d'hôtel une erreur d'addition commise par la caissière, "à son désavantage".

Frôler de la main, par hasard, le long d'une poche où on ne le met pas d'habitude, la bosse d'un trousseau de clefs qu'on croyait perdu.

Recevoir un pneumatique: "Impossible ce soir", d'une femme qu'on n'était sûr de désirer.

Shampooing. — Entendre le garçon murmurer, en vous rincer la tête qu'"on en avait vraiment besoin".

Rencontrer une pièce de dix sous dans la poche d'un vieux gilet.

Monter son escalier, la nuit, derrière quelqu'un qui a des allumettes.

Ne pas parler le hollandais, mais le comprendre un peu.

Voir arriver à soi, dans un diner de table d'hôte, le morceau qu'on "guignait".

Au dessert, sentir rouler sur sa serviette un grain de raisin, et le rattraper.

Etre cinquième dans un compartiment de chemin de fer, et voir une des quatre personnes qui en occupaient les coins se préparer à descendre.

Retrouver un air qu'on cherchait.

Apprendre que le mariage d'un assez bon ami, dont la célébration vous faisait manquer l'ouverture de la chasse, est sur le point de craquer.

Reconnaître du premier coup son parapluie dans un vestiaire encombré.

Trouver "libre" chez le coiffeur un journal qu'on voulait lire.

Recevoir des lettres.

A un mariage où l'on n'allait que par convenance, découvrir à travers les rangs de chaises un raccourci qui vous permet de rejoindre rapidement la famille.

Rencontrer son nom et son adresse, en feuilletant le Tout-Paris.

Frôler de l'ongle, en se grattant la tête, un tout petit bouton.

Recevoir des compliments au sujet d'un chapeau neuf.

En allant prendre le Métro, dans une cohue, trouver juste vingt-cinq centimes au fond de sa poche.

Se sentir regardé par une femme ravissante au moment où on offre sa place en tramway, à une dame âgée.

Etre accueilli, au Balnéum, par un doucheur bienveillant.

Avoir perdu en voyage une casquette toute neuve, qu'on ne pouvait pas souffrir.

Sentir céder, sous la patiente pression de l'ongle, un noeud très serré.

Etre, à table, le voisin de quelqu'un qui ose entamer le fromage.

Etre venu diner en redingote dans une maison où tout le monde est en habit et voir entrer une jaquette.

Rencontrer sur une liste de souscription la belle offrande d'un anonyme qui a les mêmes initiales que vous.

EMILE BERR.

Ordre du jour

"Il a été rendu compte au Colonel commandant la subdivision qu'un certain nombre de réservistes et territoriaux de la Chaouia, envoyés dans les postes de l'intérieur, se faisaient suivre par leurs femmes et que la présence de ces dernières était une gêne pour le service..."

"L'attention des soldats devra être appelée sur les inconvénients et dangers auxquels ils exposent leurs femmes en les laissant voyager seules et loger dans les hôtels borgnes qui avoisinent les postes. Ils doivent suivre l'exemple des territoriaux de France et se séparer de leurs femmes."

"Ragailardis par une abstinence salubre, il n'en seront que plus aptes au retour à donner à la France de beaux enfants dont elle aura besoin".

Signé: COLONEL T...

Echos de France

Chez le bistro

Il serait téméraire d'affirmer que la suppression de l'absinthe laisse indifférents les débitants. Mais il serait plus téméraire encore de s'imaginer que cette mesure énergique les ait livrés au désespoir.

—Ah! nous confiait l'un d'eux, le Gouvernement a bien fait de défendre la consommation de l'absinthe. Si les fabricants y perdent, nous autres, nous nous en f...ichons! Et n'allez pas croire que l'ouvrier s'avise, une fois finie la guerre, de faire une révolution pour la réclamer: comme nous, l'ouvrier s'en moque... Dans les premiers temps, quelques invités ont protesté, gueulé... Mais, peu à peu, soumis au régime militaire, ils s'en sont bien trouvés. Et, maintenant, l'absinthe, c'est comme qui dirait un nuage vert qui s'est dissipé. Ils n'y pensent plus...

—Et vous, y trouvez-vous votre profit?...

—Vous parlez! Avec l'absinthe, on n'en donnait jamais assez, et l'on ne gagnait presque rien sur un verre; avec les autres boissons, plus besoin d'allonger la dose... D'ailleurs, c'est un fait à remarquer: la guerre a aéré l'imagination du peuple... Il vient chez le bistro, beaucoup plus pour causer que pour boire, aux entrées de son travail, ou sur la fin de sa journée...

Le "bistro", quoi, c'est le cercle, le club du peuple. C'est un peu aussi, en ces heures, sa Bourse-aux-Nouvelles. Que d'émotions, que d'âmes ingénument françaises se révèlent entre deux cafés à 10 centimes ou deux piconnettes. — entre deux communiqués ou deux lettres de combattants que l'on se passe, que l'on commente!

Comptabilité d'allumettes

On ne dira jamais assez les attentions de la Patrie pour cet être choyé, gâté, qu'est le soldat français.

Une circulaire toute récente — précise, elle est du 11 janvier 1915 — prescrit, en effet, que chacun de nos braves troupiers recevra, par jour et par homme, "trois" allumettes gouvernementales. C'est peut-être insuffisant, puisqu'il faut le plus souvent en user quatre avant d'en allumer une.

Néanmoins, les poilus se sont réjouis, ainsi qu'il convenait.

Mais les sergents-majors se sont arrachés les cheveux, car c'est une comptabilité nouvelle terrible pour eux, étant donné le chiffre variable des allumettes contenues dans chaque boîte, et la distribution nécessaire tous les cinq jours...

Cela rappelle une histoire que contaient feu Darimon, ce Darimon qui eut son heure de célébrité à la fin du second Empire pour avoir, lui républicain autrefois austère, été en culotte courte à un bal des Tuileries.

Après le 4 septembre, il était quelquefois le commensal du prince Napoléon chez qui régnait un ordre rigoureux, à l'instar du grand empereur. Tous les meubles étaient matriculés à l'appartement de l'avenue d'Antin.

Un soir, après le diner, Darimon ne se pressait pas d'allumer son cigare. Il tournait et retournait une allumette entre ses doigts.

—Eh bien, qu'est-ce que vous faites avec cette allumette? lui dit le prince.

—Je regardais si elle n'avait pas aussi un numéro matriculé.

Compagnons d'armes

Un père Jésuite, le P. Rivet, après avoir passé par Saint-Cyr, entra dans les Ordres et se trouvait, avant la guerre, professeur de droit canonique à l'Université grégorienne de Rome. Au mois d'août, il vint prendre sa place dans les rangs français. Et, lors de la formation du corps des volontaires italiens, on l'a nommé capitaine du 1er régiment.

On n'a songé, évidemment, qu'à utiliser la connaissance de la langue italienne, assez rare chez nous, du capitaine Rivet. Mais n'est-il pas savoureux de voir un père Jésuite devenir le chef de file de Garibaldiens? Cette guerre aura créé bien des fraternités. Voilà assurément l'une des plus piquantes.

La Santé de Paris

C'est un fait constaté, récemment, par le Bulletin de la statistique municipale: la santé de Paris est parfaite. Il y a dix pour cent de décès en moins qu'en 1914 à la même époque.

Sans doute l'exode d'une partie de la

population y est pour quelque chose. Ceux qui sont aux armées et ceux qui passent le temps de la guerre hors de Paris peuvent être malades au-delà des fortifications. Il n'empêche que les praticiens psychologues nous tiennent ce langage:

—Nous voyons à nos consultations beaucoup moins de malades. On se demande s'il y en aura encore dans l'avenir. Est-ce une tension de la volonté? L'argent désir de savoir comment tout cela va finir délivre-t-il une foule de gens de maux imaginaires? Est-ce par économie? Combien de fois nos chirurgiens entendent-ils un client leur répondre, quand ils lui conseillent une opération qui n'est pas absolument urgente:

—Après la guerre, docteur! Les malades, eux aussi, ont peut-être leurs embusqués.

Démocratie

La mobilisation a parfois des hasards amusants.

Dans un régiment territorial stationné dans le Sud-Est, un sous-préfet bien connu pour son caractère impérieux et désagréable est sergent; l'huissier de ce jeune tyranneau est adjudant et le concierge de la sous-préfecture lieutenant.

Le hasard les a réunis dans la même section et le jeune sous-préfet est furieux de se voir obligé d'obéir à son huissier et à son concierge.

Inégalités

Actuellement, nos Préfets, Sous-Préfets, Secrétaires Généraux et Conseillers de Préfecture circulent dans leurs départements et font passer la révision aux conscrits de la classe 1916. Le Préfet (ou à défaut le Secrétaire Général) est toujours accompagné d'un Conseiller de Préfecture.

Naturellement, les frais de déplacement leur sont comptés. Et, comme le Conseiller de Préfecture ne doit jamais quitter le Préfet (ou le Secrétaire Général), qu'il doit prendre ses repas avec lui, coucher dans le même hôtel, il est amusant de noter les frais de déplacement que le Ministère de l'Intérieur octroie à ces messieurs. Un conseiller de Préfecture touche 4 francs par repas et 5 francs par nuit passée à l'hôtel; un Secrétaire Général 6 francs par repas et 10 francs par nuit; un Préfet 12 francs et 15 francs.

Il en est de même dans l'armée et dans la marine; un officier est censé avoir un estomac d'autant plus vaste et plus exigeant que son képi est plus galonné et sa tête plus chenue.

N'y voir que du feu

Un jeune homme de Melun était parti pour l'armée comme fantassin.

Il vient de rentrer chez lui. Il a reçu plusieurs blessures. Il boite très fort, mais le moral est bon.

On lui demande:

—Où t'es-tu battu?

—Je ne sais pas...

—Tu ne sais pas dans quel pays tu as été blessé?

—Non... Je vais vous dire. Au moment de la mobilisation, j'ai été envoyé à Bourges où se formait mon régiment. Là, un beau matin, on s'est embarqué dans un train. On a roulé deux jours. On est descendu. On a marché. Le canon crachait. C'était la bataille. Le premier jour, j'ai reçu une balle dans la fesse. Le second, une dans le mollet. Le troisième, une dans la tête. On m'a ramassé, on m'a pansé. Et, puis, on m'a hissé dans un train. En cours de route, un major me dit: "T'es de Melun? Eh! bien, nous y sommes justement. Descend. C'est encore chez toi qu'on te soignera le mieux. Je suis descendu et me voici!"

—Et comment te sens-tu? lui demandait-on.

—Pas mal!... Je boite encore, vous voyez. Mais je pense que d'ici une huitaine, il n'y paraîtra plus. Alors je retournerai là d'où je viens.

—Mais tu ne sais pas d'où tu viens.

—Ça ne fait rien! J'y retournerai quand même!

L'union sacrée

Il y avait ces jours-ci à Bordeaux, rue d'Arès, un concert au profit des blessés d'un hôpital temporaire. concert qui fut d'ailleurs très joli, et l'on vit arriver, comme spectatrice, escortée par deux prêtres soldats, Mme Régina Badet, bienfaitrice de l'oeuvre.

Ces Messieurs priaient très poliment les assistants de vouloir bien faire place pour laisser passer la reine de la danse.

Ceci vaut le chauffeur de Jules Guesde, dont nous avons raconté l'histoire, et, à ce propos, ajoutons qu'à la suite de son accident M. Jules Guesde, ayant débarqué son chauffeur peut-être trop bouillant, a pris un chauffeur plus calme, M. Dupont, vicair de Saint-Bruno.

Le malheur de temps accouple d'étranges compagnons, dit un personnage de Shakespeare.

(Du *Cri de Paris*.)

En vente aux bureaux de l'Action

Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Ch. HUARD, adapté aux moeurs de Québec. Couverture en couleurs de Charlebois. Préface de Jules Fournier 25 cents
Edition de luxe \$1.00

Souvenirs de Prison, par JULES FOURNIER, Préface d'Olivar Asselin 25 cents
Edition de luxe \$1.00

A Quebec View of Canadian Nationalism, par OLIVAR ASSELIN. 25 cents
Edition de luxe \$1.00

Rapport sur l'Immigration française et belge, par OLIVAR ASSELIN. 25 cents
Edition de luxe, avec initiales enluminées \$5.00

Pour prendre un bon repas, pour passer une agréable soirée,

VOUS NE TROUVEREZ RIEN DE MIEUX, SUR TOUTE L'ILE DE MONTREAL,

QUE

Le Château-Dupéré

RUE NOTRE-DAME, LONGUE-POINTE

Spécialement recommandé aux touristes.

CUISINE DE PREMIER ORDRE.

SITE MERVEILLEUX.

A NOS AMIS

Il n'est pour ainsi dire pas de jour que des lecteurs, nous envoyant le prix de leur abonnement, ne nous expriment en même temps "le regret où ils sont de ne pouvoir faire davantage pour encourager notre journal."

Très souvent, ces personnes bienveillantes n'ont en effet pas d'autre occasion de nous témoigner de façon tangible leur sympathie.

Assez souvent aussi, elles n'auraient que d'y penser pour pouvoir très facilement nous rendre service,—par exemple en nous confiant leurs annonces. Nous avons spécialement en vue, ici, d'abord les nombreux amis que l'Action compte au Barreau et qui ont à tout moment des annonces officielles à distribuer aux journaux; ensuite les nombreux amis que l'Action compte dans le monde des affaires, où, comme chacun sait, il n'est pas un homme qui n'ait de temps en temps à faire publier un avis "d'incorporation", etc.

Les uns et les autres peuvent—sans qu'il leur en coûte plus qu'un petit effort de mémoire—nous donner le plus précieux encouragement.

Ils voudront bien à l'occasion, nous en sommes sûrs, ne pas nous oublier.

L'ACTION.

Compagnie des Tramways de Montreal

Horaire Suburbain (1914-15)

MONTREAL-LACHINE (de l'Hôtel des Postes):
10 min. service de 5 h. 40 matin à 8 h. matin
20 " " " 8 h. matin à 4 h. soir
40 " " " 4 h. soir à 7 h. 10 soir
20 " " " 7 h. 10 soir à minuit.

LACHINE-MONTREAL:—
20 min. service de 5 h. 30 matin à 5 h. 50 matin
10 " " " 5 h. 50 matin à 9 h. matin
20 " " " 9 h. matin à 4 h. soir
10 " " " 4 h. soir à 8 h. soir
20 " " " 8 h. soir à minuit 10.

Dernier tramway spécial à midi 50.

SAULT-AU-RECOLLET-SAINT-VINCENT-DE-PAUL: — (Saint-Denis-Saint-Vincent-de-Paul):
15 min. service de 5 h. 15 matin à 8 h. matin
20 " " " 8 h. matin à 4 h. soir
15 " " " 4 h. soir à 7 h. soir
20 " " " 7 h. soir à 8 h. soir
30 " " " 8 h. soir à 11 h. 35 soir
midi

TRAMWAY POUR HENDERSON seulement: Midi 40

TRAMWAY POUR SAINT-VINCENT: Midi 40

DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL:
15 min. service de 5 h. 45 matin à 8 h. 30 matin
20 " " " 8 h. 30 matin à 4 h. 30 soir
15 " " " 4 h. 30 soir à 7 h. 30 soir
20 " " " 7 h. 30 soir à 8 h. 30 soir
30 " " " 8 h. 30 soir à 11 h. 35 soir

HENDERSON-SAINT-DENIS: Midi 20

SAINT-VINCENT-SAINT-DENIS: 1 h. 10

CARTIERVILLE: De Snowdon-Junction: 20 min. service de 5 h. 20 matin à 9 h. 40 soir
15 " " " 9 h. 40 soir à minuit

DE CARTIERVILLE: 20 min. service de 5 h. 40 matin à 9 h. soir
40 " " " 9 h. soir à midi 20

LA MONTAGNE (Coin de l'avenue du Parc et de la rue Mont-Royal): 20 min. service de 5 h. 40 matin à minuit

DE l'Avenue Victoria: 20 min. service de 5 h. 50 matin à minuit 20

DE l'Avenue Victoria à Snowdon: 10 min. service de 5 h. 50 matin à 8 h. 50 soir

LE BOUT-DE-L'ILE: 60 min. service de 5 h. matin à minuit

TRENTONVILLE: 15 min. service de 5 h. matin à 9 h. soir
30 " " " 9 h. matin à 3 h. 30 soir
15 " " " 3 h. 30 soir à 7 h. soir
30 " " " 7 h. soir à 8 h. 30 soir

LA POINTE-AUX-TREMbles: 15 min. service de 5 h. matin à 9 h. matin
30 " " " 9 h. matin à 3 h. 30 soir
15 " " " 3 h. 30 soir à 7 h. soir
30 " " " 7 h. soir à 11 h. soir
60 " " " 11 h. soir à 1 h. matin

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Gabriel, 72.

Téléphone: Main 5498 Chambre 66

Geo.-H. Thibault

COURTIER D'IMMEUBLES ET D'ASSURANCES EDIFICE TRANSPORTATION Sixième Etage

MONTREAL-TORONTO
9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.

Wagon-salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

L'International Limited

Le meilleur train du Canada

Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA

8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.

Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, Limitée IMPRIMEURS
56, Rue Amherst, - Montréal
Téléphone Bell: Est 8894.

Premier sourire du printemps

Tandis qu'à leurs oeuvres perçues
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averse,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des colletteries
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppie de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit: "Printemps, tu peux venir!"

THEOPHILE GAUTIER.

LES BEAUX CONTES

Le concert de la 8^e

Tous les bataillons du Marais et du faubourg Saint-Antoine campaient cette nuit-là dans les baraquements de l'avenue Daumesnil. Depuis trois jours, l'armée de Ducrot se battait sur les hauteurs de Champigny; et nous autres, on nous faisait croire que nous formions la réserve.

Rien de plus triste que ce campement de boulevard extérieur, entouré de cheminées d'usines, de gares fermées, de chantiers déserts, dans ces quartiers mélancoliques qu'éclairaient seulement quelques boutiques de marchands de vins. Rien de plus glacial, de plus sordide que ces longues baraques en planches, alignées sur le sol battu, sec et dur de décembre, avec leurs fenêtres mal jointes, leurs portes toujours ouvertes, et ces quinquets fumeux tout obscurcis de brume comme des falots en plein vent. Impossible de lire, de dormir, de s'asseoir. Il fallait inventer des jeux de gamin pour se réchauffer, battre la semelle, courir autour des baraques. Cette inaction bête, si près de la bataille, avait quelque chose de honteux et d'énervant, cette nuit-là surtout. Bien que la canonnade eût cessé, on sentait qu'une terrible partie se préparait là-haut, et, de temps en temps, quand les feux électriques des forts atteignaient ce côté de Paris dans leur mouvement circulaire, on voyait des troupeaux silencieux, massés au bord des trottoirs, d'autres qui remontaient l'avenue en nappes sombres et semblaient ramper à terre, rapetissées par les hautes colonnes de la place du Trône.

J'étais là tout glacé, perdu dans la nuit de ces grands boulevards. Quelqu'un me dit:

"Venez donc à la huitième... Il paraît qu'il y a un concert."

J'y allai. Chacune de nos compagnies avait sa baraque; mais celle de la huitième était bien mieux éclairée que les autres et bourrée de monde. Des chandelles piquées au bout des baionnettes allongeaient de grandes flammes ombrées de fumées noires, qui frappaient en plein sur toutes ces têtes d'ouvriers, vulgaires, abruties par l'ivresse, le froid, la fatigue et ce mauvais sommeil debout qui fane et qui pâlit. Dans un coin la cantinière dormait la bouche ouverte, peletonnée sur un banc devant sa petite table chargée de bouteilles vides et de verres troubles.

On chantait. A tour de rôle, messieurs les amateurs montaient sur une estrade improvisée au fond de la salle, et se posaient, déclamaient, se drapaient dans leurs couvertures avec de souvenirs de mélodrames. Je retrouvai là ces voix ronflantes, roulantes, qui résonnent au fond des passages, des cités ouvrières toutes pleines de tapages d'enfants, de cages pendues, d'échoppes bruyantes. Cela est charmant à entendre, mêlé au bruit des outils, avec l'accompagnement du marteau et de la varlope; mais là, sur cette estrade, c'était ridicule et navrant.

Nour eumes d'abord l'ouvrier penseur, le mécanicien à longue barbe, chantant les douleurs du prolétaire. *Pauvre prolétaire... o... o... o...* avec une voix de gorge, où la sainte Internationale avait mis toutes ses colères. Puis il en vint un autre, à moitié endormi, qui nous chanta la fameuse chanson de la *Canaille*, mais d'un air si ennuyé, si lent, si dolent, qu'on aurait dit une berceuse... *C'est la canaille... Eh bien!... fen suis...* Et pendant qu'il psalmodiait, on entendait les ronflements des dormeurs obstinés qui cherchaient les coins, se retournaient contre la lumière en grognant.

Soudain un éclair blanc passa entre les planches et fit pâlir la flamme rouge des chandelles. En même temps un coup sourd ébranla la baraque, et presque aussitôt d'autres coups, plus sourds, plus lointains, roulaient là-bas sur les coteaux de Champigny en saccades diminuées. C'était la bataille qui recommençait.

Mais MM. les amateurs se moquaient bien de la bataille! Cette estrade, ces quatre chandelles avaient renoué dans tout ce peuple je ne sais quels instincts de cabotinage. Il fallait les voir guetter le dernier couplet, s'arracher les romances de la bouche. Personne ne sentait plus le froid. Ceux qui étaient sur l'estrade, ceux qui en descendaient, et

aussi ceux qui attendaient leur tour, la romance au bord du gosier, tous étaient rouges, suants, l'oeil allumé. La vanité leur tenait chaud.

Il y avait là des célébrités de quartier, un tapissier poète qui demanda à dire une chansonnette de sa composition, l'*Egoïste*, avec le refrain: *Chacun pour soi*. Et comme il avait un défaut de langue, il disait: *L'Egoïste et facun pour foi*. C'était une satire contre les bourgeois ventrus qui aiment mieux rester au coin du feu que d'aller aux avant-postes; et je verrai toujours cette bonne tête de fabuliste, son képi sur l'oreille et sa jugulaire au menton, soulignant tous les mots de sa chansonnette, et nous décochant son refrain d'un air malencieux:

Facun pour foi... facun pour foi.
Pendant ce temps, le canon chantait, lui aussi, mêlant sa basse profonde aux roulements des mitrailleuses. Il disait les blessés mourant de froid dans la neige, l'agonie aux revers des routes dans des mares de sang gelé, l'obus aveuglé, la mort noire arrivant de tous côtés à travers nuit...

Et le concert de la huitième allait toujours son train!

Maientenant nous en étions aux gaudrioles. Un vieux rigolo, l'oeil éraillé et le nez rouge, se trémoussait sur l'estrade, dans un délire de trépiglements, de bés, de bravos. Le gros rire des obscénités dites entre hommes épanouissait toutes les figures. Du coup la cantinière s'était éveillée, et serrée dans la foule, dévorée par tous ces yeux, se tordait de rire elle aussi, pendant que le vieux entonnait de sa voix de rogome: *Le bon Dieu, saoul comme un...*

Je n'y tenais plus; je sortis. Mon tour de faction allait venir; mais tant pis! Il me fallait de l'espace et de l'air et je marchai devant moi, longtemps, jusqu'à la Seine. L'eau était noire, le quai désert. Paris sombre, privé de gaz, s'endormait dans un cercle de feu; les éclairs des canons clignotaient tout autour, et des rougeurs d'incendie s'allumaient de place en place sur les hauteurs. Tout près de moi, j'entendais des voix basses, pressées, distinctes dans l'air froid. On haletait, on s'encourageait... "Oh! hisse...!"

Puis les voix s'arrêtaient tout à coup, comme dans l'ardeur d'un grand travail qui absorbe toutes les forces de l'être. En m'approchant du bord, je finis par distinguer dans cette vague leur qui monte de l'eau la plus noire une canonnnière arrêtée au pont de Bercy et s'efforçant de remonter le courant. Des lanternes secouées au mouvement de l'eau, le grincement des câbles que halaient les marins, marquaient bien les ressauts, les reculs, toutes les péripéties de cette lutte contre la mauvaise volonté de la rivière et de la nuit... Brave petite canonnnière, comme tous ces retardés l'impatients!... Furieuse, elle battait l'eau de ses roues, la faisait bouillonner sur place... Enfin un effort suprême la poussa en avant. Hardis garçons!... Et quand elle eut passé et qu'elle s'avança toute droite dans le brouillard, vers la bataille qui l'appelait, un grand cri de "Vive la France!" retentit sous l'écho du pont.

Ah! que le concert de la huitième était loin!

ALPHONSE DAUDET.
(Contes du lundi.)

Chez les artistes

L'exposition de San-Francisco

Depuis six mois que les Parisiens étaient privés de voir des tableaux et des objets d'art, ils en avaient la fringale.

On les convia dimanche dernier pendant une seule et unique journée à venir admirer les envois des artistes belges et de l'Etat français à l'Exposition de San-Francisco. Ils s'y rendirent dès neuf heures du matin et s'y écrasèrent jusqu'à l'heure de la clôture.

Le chef des gardiens du Petit Palais demanda à M. Lapauze, le conservateur, comment l'on donnerait au public le signal du départ.

—Vous sifflez comme vous le faites en temps ordinaire.

—Vraiment, Monsieur le Conserva-

teur, je sifflerai?

—Eh! bien, oui. Qu'avez-vous mon ami?

—C'est que voyez-vous, Monsieur le Conservateur, je suis bien ému! Voilà six mois que notre Musée est fermé et que je n'ai eu le plaisir de siffler!

L'exposition des artistes belges est d'une fort belle tenue. Feu Stevens y célèbre nostalgiquement les élégances du Second Empire, les crinolines, les épaulettes tombantes, les cous de cygne et les coiffures tirebouchonnées sous les petits toquets à plume.

Un autre peintre de la même époque, Vervier, quoique bien moins connu est peut-être meilleur, comme il arrive souvent.

Franz Charlet a de la patte.

Et quant au vieux impressionniste, Van Rysselberghe, c'est un brave, comme tous ceux de la généreuse nation. Il ne se rend pas. Il tient haut et ferme le drapeau du pointillisme. L'Etat français lui a par avance acheté une de ses toiles qui vont partir pour San-Francisco. L'Etat français a bon goût.

Parmi les envois de notre pays, signaions surtout la petite armée de poupées qui furent habillées sous la haute direction de Mme Sembat.

M. Sembat, aujourd'hui ministre, nous conseillait naguère de faire un roi ou de faire la paix. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Sa femme est moins ambitieuse. Elle fait des poupées. Divinement réussies, elles seront au pays d'outre-mer les ambassadrices de la grâce française.

Et les collections permanentes du Petit Palais, quand pourrons-nous les revoir?

Chi lo sa? Elles sont à Toulouse. Tout le legs Dutuit, tous les tableaux, toutes les sculptures de la Ville de Paris furent expédiées là-bas au moment où Von Kluck approchait avec ses bottes de sept lieues. Et quand il prit ses bottes de dix lieues pour se retirer sur l'Aisne, il ne restait plus que quatre caisses d'objets d'art au Petit Palais. Celles-là y sont demeurées.

Il faudra un an au bas mot pour remettre tout en place dans les salles aujourd'hui démunies. Que les amateurs de beaux-arts s'arment de patience!

L'ambassadeur secret

Le peintre Pierre-Paul Rubens s'amusa parfois à être diplomate.

De même le peintre allemand Félix Borchardt fut pendant quelque temps l'ambassadeur secret du Kaiser à Paris. Quand nous disons ambassadeur secret, c'est un euphémisme. Il fut chargé d'écouter, de se renseigner. Au surplus, tous ses compatriotes que nous avions la généreuse sottise d'accueillir sans défiance, se livraient sans scrupule à cette besogne d'informateurs officieux. Ah! que nous étions candides!

Félix Borchardt était fort en faveur auprès du César d'outre-Rhin. Il fit son portrait qu'il exposa à notre Grand Palais des Beaux-Arts. Wilhelm était habillé d'un affreux complet caca d'oie à soixante-dix-neuf francs quatre-vingt-quinze et il était coiffé d'un petit chapeau tyrolien vert pomme ridiculement orné par derrière d'une plume frisée. Nous étions si courtois que personne ne songea à jeter des pommes cuites, des tomates ou des oeufs pourris à cette impériale figure de jeu de massacre.

Bien mieux, Félix Borchardt eut du succès parmi nous. Il devint associé, puis secrétaire d'un de nos principaux groupements antistiques. On le décora!

Cet homme travaillait à endormir toutes les antipathies de race. Il avait épousé une Russe.

Mais, soudain, en 1913, il nous tira sa révérence. Il dit à ses amis de Paris que sa fille qui avait dix ans se plaisait trop en France et qu'il voulait lui faire connaître l'Allemagne.

En réalité, cet intime du Kaiser était averti des événements prochains et le sol français commençait à lui brûler les pieds. Il s'en alla. Nous ne vîmes plus ses flamboyantes moustaches qu'il portait en crocs, à l'exemple de son souverain. Si, par courtoisie, il continue à calquer celui-ci, il est probable qu'à présent il a mis ses moustaches en berne.

Nous nous souvenons d'une délicate mystification que fit un jour à Félix Borchardt notre regretté Jean de Mitty.

A un moment d'indulgence, Mitty avait publié quelques lignes presque aimables sur le peintre allemand.

Borchardt pour le remercier le pria de venir visiter son atelier.

L'écrivain se rend à cette invitation, regarde les tableaux aux murailles et sur les chevalets et par politesse feint la plus vive admiration.

—Monsieur, dit Borchardt ravi, veuillez choisir parmi ces peintures celle qui vous plaira le mieux.

Mitty recommença à regarder les oeuvres du Boche, mais cette fois sans parler.

Et tout à coup:

—Mon cher Maître, à combien estimez-vous la moins importante de ces toiles?

—A dix mille francs au moins, répond l'autre en se rengorgeant.

—Eh bien! fait J. de Mitty, donnez-m'en seulement la moitié et je vous tiens quitte!

Borchardt fit la sourde oreille, comme on pense. Et à partir de ce jour il eut grand soin d'évier ce terrible pince-sans-rire.
(Du Cri de Paris.)

EMPLOYES

Devenez Capitalistes!

Vous savez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort — mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements.

Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans le "PRET IMMOBILIER LIMITEE", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré: l'aisance, la fortune.

Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursable à raison de \$5.75 par mois, sans intérêt.

Demandez notre brochure explicative.

AGENTS DEMANDES. — Le "PRET IMMOBILIER LIMITEE" n'a pas encore d'agents dans tous les districts: il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.

"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"

Edifice Dandurand,
Coin Ste-Catherine Est et St-Denis.
MONTREAL Téléphone: Est 8779

On demande d'anciens numéros de l'"Action"

On demande à acheter les numéros de l'Action portant les dates suivantes: 25 octobre 1913; 1 et 8 novembre 1913; 7 février 1914 et 27 février 1915.

S'adresser par lettre au directeur de l'Action, Rue Saint-Hubert, 105.

Ou vont vos dépenses ?

Lorsque vous payez un dollar pour des légumes, celui qui les a cultivés ne reçoit pas plus de 35 p.c. de votre argent.

Le reste est pris par le transport, et surtout les intermédiaires.

Arrêtez cela, et soyez votre propre producteur; faites produire des revenus au

terrain perdu en arrière ou autour de votre maison.

Semez des graines de choix de la qualité DERY.

Un lot de 40 x 50 pieds, produira tous les légumes nécessaires à une famille, pendant l'été. Essayez cela cet été, avec les graines de choix DERY.

GRATIS.—Joli catalogue français, 300 illustrations, 88 pages, plus de 1,500 variétés de légumes, fleurs, etc., etc. Demandez-le sans retard.

HECTOR-L DERY
21 et 23, rue Notre-Dame (Est), Montréal.
Téléphone: Main 3036

Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'"Action." Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix. "L'ACTION," Rue Saint-Gabriel. 72. Téléphone: Main 5356.



Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loiseau & Cie

159, rue Saint-Denis, 159

Téléphone: Est 448

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.B. — Se réclamer de l'"Action."

UNE VILLE MODÈLE

Maisonneuve

Citée dans toutes les statistiques municipales de ce continent pour le progrès, l'esprit d'initiative, le confort, la propreté et les embellissements opérés, en voie d'exécution ou projetés!

Maisonneuve

Mentionnée au premier rang des statistiques de recensement, comme celle des agglomérations de citoyens dont le nombre a le plus augmenté dans un espace de temps déterminé.

La population de Maisonneuve, qui était de 8,000 âmes en 1904, est aujourd'hui de plus de 40,000!

Maisonneuve

Devenu en peu de temps, la deuxième ville industrielle de la province de Québec et la quatrième du Canada tout entier, avec la perspective, dans un avenir rapproché, d'un développement encore plus intensif.

Maisonneuve

Le point de départ de la saine activité dans le commerce de l'immeuble, l'endroit où ce commerce se maintient malgré la crise et où il reprendra le plus tôt son grand essor d'autrefois.

HOMMES D'AFFAIRES

quels que soient vos projets, ayez les yeux et l'esprit fixés sur

MAISONNEUVE

A propos d'un récent incident

La "Marseillaise" et ce qu'elle signifie

Un article du chanoine Lecigne; un sermon de l'abbé Sertillanges

Nous avons reçu la lettre suivante:

Montréal, le 11 avril 1915.
M. Jules Fournier,
directeur de l'Action,
Montréal.

Mon cher Fournier,
Vous parlez franc toujours: c'est ce que j'aime en vous; mais vous vous emballez parfois; c'est ce que je prise moins, beaucoup moins. Ainsi, votre dernière sortie contre Mgr l'archevêque de Montréal, à propos de la Marseillaise, me paraît tout à fait injustifiée. On peut aimer la France, en parler avec enthousiasme, et ne pas aimer la Marseillaise. Pas besoin d'être archevêque, ni prêtre, ni même tonsuré pour cela: il suffit d'être catholique.

Pour vous en convaincre je vous envoie ci-joints un article du chanoine Lecigne, paru dans l'Univers et reproduit par l'Action Sociale l'an dernier. Vos colonnes étant d'habitude ouvertes libéralement aux opinions les plus diverses, j'ose espérer que vous me ferez le plaisir de reproduire cet article in-extenso. Les catholiques qui vous lisent en comprendront mieux l'attitude de Monseigneur, et ne vous estimeront pas moins.

J.-P. D.

P.-S.—Je prends ici occasion de vous féliciter chaleureusement de n'avoir pas voué à la race allemande la haine ignorante que tant d'imbéciles lui portent de ce temps-ci.

Encore que ce chanoine Lecigne soit par lui-même un assez piètre personnage, et qu'on ne voie pas bien, par conséquent, en quoi son opinion, sur un sujet tel que la Marseillaise ou sur n'importe quel sujet, pourrait engager la conscience des catholiques plus que l'opinion de tel ou tel autre chanoine ou abbé, nous voulons bien, pour être agréable à notre correspondant, reproduire l'article qu'il nous envoie. Aussi bien croyons-nous que nos lecteurs peut-être n'y prendront pas un médiocre intérêt. Ils y apprendront, notamment, par un exemple frappant entre tous, jusques à quel point d'extravagance et de déraison le fanatisme peut conduire.

L'article du chanoine Lecigne

Un correspondant nous écrit:

Nous sommes menacés de subir l'audition de la "Marseillaise", ces jours-ci, à l'issue d'un congrès d'oeuvres. Croyez-vous que des catholiques puissent se résigner à ce scandale?

Je lui réponds par la voie du journal. Les raisons et les faits que j'apporte pourront servir à plus d'un. Pour empêcher le mal, il suffit souvent d'éclairer les consciences. Ces quelques lignes n'ont pas d'autre but.

1. Les origines de la "Marseillaise" sont maçonniques. — Les strophes de Rouget de Lisle naquirent dans l'atmosphère des clubs de Strasbourg. Or ces clubs étaient bel et bien des loges maçonniques, affiliées à la loge martiniste des "Chevaliers bienfaisants" de Lyon. Sous la Révolution, le maire de Strasbourg est le fameux Diétrich, l'émule de Robespierre, l'homme qui disait: "Nous désignons les têtes et elles tombent." Rouget de Lisle est son ami; cet officier est reçu chez le maire parce qu'il collabore à la "Feuille de Strasbourg", l'organe des jacobins de la ville. Et c'est dans ce milieu d'impunité et de passions sanguinaires que fut composé le chant de l'Armée du Rhin. Le "sang impur" dont on promet d'abreuver les sillons de la terre est le sang des rois, le sang des prêtres, le sang des catholiques qui veulent rester fidèles à la foi de leur baptême.

2. La "Marseillaise" fut le chant de l'orgie révolutionnaire. — Elle n'éclate pas seulement sur les champs de bataille: elle retentit sur les places, dans les rues, partout où coule le sang chrétien, le sang français. Le 21 janvier 1793, on hurle la "Marseillaise" autour de l'échafaud du Roi-martyr. Au village de Chazeaux, le général Grignon fait arrêter quinze femmes qui ont osé parler de fleurs l'autel de l'église. Il fait creuser une fosse, amène les malheureuses devant le trou béant. Les soldats entonnent la "Marseillaise", tandis que les saintes femmes meurent une à une en psalmodiant le "Salve Regina". A Paris on joue la "Marseillaise" sur les pas des prêtres qui vont à la guillotine. A Nantes, c'est au son de la "Marseillaise" que Cartier précipite dans la Loire les catholiques fidèles à Dieu et au roi. Les massacres de septembre s'accomplissent aux accents de la "Marseillaise". A Arras, à Lyon, à Nîmes, partout la "Marseillaise" couvre la plainte des innombrables victimes. En 1793, Mme de Laval-Montmorency, dernière abbesse des Bénédictines de Montmarie, est conduite au pied de l'échafaud avec ses filles. Là, on les somme de chanter la "Marseillaise": elles répondent par le "Salve Regina" et elles meurent. Il reste dans les notes de la "Marseillai-

se" comme un écho des cris de rage et des hoquets de l'ivresse sanglante. Le blasphème satanique y demeure. Paroles et musique, tout cela sent l'émeute infernale. Il est impossible de séparer ce que l'histoire a uni: la "Marseillaise" fut la marche au couperet et les efforts les plus indulgents ne peuvent rien changer à ce fait brutal.

3. La "Marseillaise" est aujourd'hui une façon de chant liturgique pour les sabbats de l'impunité. — Quelques faits pris au hasard parmi les éphémérides contemporaines:

En mars 1907, on célèbre à Paris les obsèques civiles de M. et Mme Berthelot: on joue la "Marseillaise" pour remplacer le "Libera" (1).

Le 23 juillet 1908, à Cuguen, près de Saint-Malo, on enterre le maire civilement. Une musique des environs joue la "Marseillaise" sur le parcours du cortège. Le même fait se renouvelle chaque jour (2).

Le 2 juin 1904, des bandes envahissent l'église du Faubourg Maisons-Neuves, à Toulon. Elles arrachent du sanctuaire les statues, les ornements, les chaises; elles en font un bûcher sur la place, y mettent le feu et dansent autour en chantant la "Marseillaise".

Par delà nos frontières, la musique de la "Marseillaise" est l'accomplissement obligatoire de tous les exploits de l'impunité.

Le 19 juin 1904, à Tournai, Belgique, les socialistes troublent une procession religieuse et répondent à la voix des cantiques par le chant de la "Marseillaise".

Le 17 février 1907, on célèbre à Rome l'apothéose de Carducci, le poète de l'"Hymne à Satan". Les musiques italiennes jouent la "Marseillaise".

Le 20 septembre 1907, la Maçonnerie commémore la prise de Rome et la spoliation sacrilège du Souverain Pontife. La "Marseillaise" éclate jusque sous les fenêtres du Vatican (3).

Au mois d'octobre 1910, la Révolution explose à Lisbonne. J'extraits ces lignes d'un récit envoyé au "Courrier de Bruxelles": "J'ai vu un nègre géant, les pieds nus, et portant un chapeau de prêtre sur la tête, armé d'un sabre de cavalerie et d'un long couteau de boucher, en train de démolir un autel pour chercher des bijoux et des objets précieux. Deux révolutionnaires vêtus de chasubles d'or dansaient dans le choeur en chantant la "Marseillaise", pendant qu'une autre bande contrefaisait la psalmodie."

J'arrête ici les faits. Il me serait facile d'en accumuler des milliers d'autres. Ceux-ci suffisent.

On me dira: "Nous ignorons les paroles: nous n'entendons que la musique." Ce n'est pas vrai d'abord et ce serait déjà trop. Ces subtilités d'ailleurs échappent à l'âme des simples et il ne faut pas la scandaliser. Les notes de la "Marseillaise" ont scandé le défilé des couteaux sacrilèges. Laissons-lui la gloire de ce souvenir et n'outrageons pas le ciel à moduler, même en sourdine, les phrases musicales de l'hymne diabolique.

On dira: "Alors, nous autres catholiques, nous n'avons plus de chant national!" C'est vrai. Il y eut jadis des opprimés à qui l'on criait: "Hymnum cantate nobis..."; ils répondaient: "Quomodo cantabimus...!" Ces malheureux étaient nobles et dignes. La décadence dans la défaite en est une première vengeance. En attendant des victoires, accordons-nous celle de la décadence. Un évêque qui avait permis qu'on jouât la "Marseillaise" devant lui, aux jours lointains de l'"esprit nouveau", me disait une fois, après les désillusions: "C'est le remords de ma vie!"

Je souhaite que tous les catholiques de France fassent l'économie de ce remords.

(1) Et quel mal à cela, puisque M. et Mme Berthelot n'étaient point catholiques? Et comment la Marseillaise, air patriotique, pouvait-elle en ce cas faire tort à la religion?—J. F.

(2) Et quel mal à cela, encore une fois, du moment que ces gens n'étaient point catholiques?—J. F.

(3) L'hymne du Roy, sous Louis XIV, servait constamment à s'énerver les coucheries du Roi avec la Vallière, sous Louis XIV à s'énerver les coucheries du Roi avec la Pompadour: M. le chanoine Lecigne a-t-il jamais conclu de ces faits qu'il fallait, dès lors, proscrire l'hymne du Roy? Simple question au chanoine Lecigne, ainsi qu'à notre correspondant.—J. F.

Le sermon de l'abbé Sertillanges

Où l'enfonces-tu, caravane humaine, qui de ton pas balancé, tardif et hasardeux, t'avancas néanmoins vers l'étoile? La ville perfide est là; Hérodote le guette; il en veut à cette marche en nuit claire qui déjoue ses desseins plus noirs. Il ne suffira point de prendre un détour: il faudra combattre, car ton Hérodote à toi est un guerrier en même temps qu'un fourbe; d'immenses ressources sont au service de ses desseins. Arrête-toi donc, le temps de frayer ta route. Prends conseil, et obtiens si tu peux l'unanimité. Pas de neutres en face d'un mal du monde! Que tes groupes atardés eux-mêmes, blancs, basanés ou noirs, comprenant qu'il s'agit de leur propre route, s'avancent pour la défendre avec la tête de colonne des aînés. Que toutes les âmes s'arc-boutent ainsi que vont faire les corps; que les forces s'unissent et que le silence des nuits orientales, tout vibrant d'une rumeur farouche, s'enfle et éclate en un chant guerrier!

Quel sera-t-il, ce chant? Qui le fournira? La signification sera haute; le symbolisme en sera grand!—Il ne faut pas que ce soit un cantique; car si l'inspiration vient d'en haut, c'est sur la terre et dans notre ordre politique qu'il s'agit d'établir le règne du droit.—Il ne faut pas qu'il soit anonyme et commun à tous les peuples; car cela signifierait que l'unité politique du monde est fondée, et cela, Dieu sait si nous en sommes loin!

Ce sera donc un chant national.—Lequel? —Nous ne le réclamerons pas exclusif; car il convient que soient à l'honneur tous ceux qui sont appelés à la peine. Mais qu'il résonne plus haut, parce que l'âme qui s'exhale fut la première touchée par l'esprit de résistance aux tyrans de l'idéal, c'est peut-être un droit!

Alors, demandez-le au régiment français qui s'avance, aux recrues que la guerre appelle pour remplacer nos morts ou doubler nos vivants; à l'assemblée qui veut vibrer à l'unisson des pensées qui dans la partie saine du monde sont désormais communes.

Il fut longtemps, ce chant, l'apanage d'un parti, cri de ralliement d'une passion contre une autre. On se le lançait comme un défi, ou bien on ridiculisait ses outrages. On l'avait entendu à satiété, et ses strophes s'inscrivaient comme un décor de fête protocolaire ou de comices agricoles. On le ponctuait de ses sourires. Aujourd'hui, c'est l'hymne saint de la délivrance et le cri de la foi morale; c'est la puissante aspiration d'un peuple, et par lui de tous les peuples attachés au droit; c'est la clameur, c'est la huée, c'est l'appel, c'est le chant de triomphe anticipé que tous les sentiments du héros de justice attachent à sa poitrine, quand son coeur bat la charge et que son souffle a besoin de s'exhaler en une tem-

se" comme un écho des cris de rage et des hoquets de l'ivresse sanglante. Le blasphème satanique y demeure. Paroles et musique, tout cela sent l'émeute infernale. Il est impossible de séparer ce que l'histoire a uni: la "Marseillaise" fut la marche au couperet et les efforts les plus indulgents ne peuvent rien changer à ce fait brutal.

3. La "Marseillaise" est aujourd'hui une façon de chant liturgique pour les sabbats de l'impunité. — Quelques faits pris au hasard parmi les éphémérides contemporaines:

En mars 1907, on célèbre à Paris les obsèques civiles de M. et Mme Berthelot: on joue la "Marseillaise" pour remplacer le "Libera" (1).

Le 23 juillet 1908, à Cuguen, près de Saint-Malo, on enterre le maire civilement. Une musique des environs joue la "Marseillaise" sur le parcours du cortège. Le même fait se renouvelle chaque jour (2).

Le 2 juin 1904, des bandes envahissent l'église du Faubourg Maisons-Neuves, à Toulon. Elles arrachent du sanctuaire les statues, les ornements, les chaises; elles en font un bûcher sur la place, y mettent le feu et dansent autour en chantant la "Marseillaise".

Par delà nos frontières, la musique de la "Marseillaise" est l'accomplissement obligatoire de tous les exploits de l'impunité.

Le 19 juin 1904, à Tournai, Belgique, les socialistes troublent une procession religieuse et répondent à la voix des cantiques par le chant de la "Marseillaise".

Le 17 février 1907, on célèbre à Rome l'apothéose de Carducci, le poète de l'"Hymne à Satan". Les musiques italiennes jouent la "Marseillaise".

Le 20 septembre 1907, la Maçonnerie commémore la prise de Rome et la spoliation sacrilège du Souverain Pontife. La "Marseillaise" éclate jusque sous les fenêtres du Vatican (3).

Au mois d'octobre 1910, la Révolution explose à Lisbonne. J'extraits ces lignes d'un récit envoyé au "Courrier de Bruxelles": "J'ai vu un nègre géant, les pieds nus, et portant un chapeau de prêtre sur la tête, armé d'un sabre de cavalerie et d'un long couteau de boucher, en train de démolir un autel pour chercher des bijoux et des objets précieux. Deux révolutionnaires vêtus de chasubles d'or dansaient dans le choeur en chantant la "Marseillaise", pendant qu'une autre bande contrefaisait la psalmodie."

J'arrête ici les faits. Il me serait facile d'en accumuler des milliers d'autres. Ceux-ci suffisent.

On me dira: "Nous ignorons les paroles: nous n'entendons que la musique." Ce n'est pas vrai d'abord et ce serait déjà trop. Ces subtilités d'ailleurs échappent à l'âme des simples et il ne faut pas la scandaliser. Les notes de la "Marseillaise" ont scandé le défilé des couteaux sacrilèges. Laissons-lui la gloire de ce souvenir et n'outrageons pas le ciel à moduler, même en sourdine, les phrases musicales de l'hymne diabolique.

On dira: "Alors, nous autres catholiques, nous n'avons plus de chant national!" C'est vrai. Il y eut jadis des opprimés à qui l'on criait: "Hymnum cantate nobis..."; ils répondaient: "Quomodo cantabimus...!" Ces malheureux étaient nobles et dignes. La décadence dans la défaite en est une première vengeance. En attendant des victoires, accordons-nous celle de la décadence. Un évêque qui avait permis qu'on jouât la "Marseillaise" devant lui, aux jours lointains de l'"esprit nouveau", me disait une fois, après les désillusions: "C'est le remords de ma vie!"

Je souhaite que tous les catholiques de France fassent l'économie de ce remords.

(1) Et quel mal à cela, puisque M. et Mme Berthelot n'étaient point catholiques? Et comment la Marseillaise, air patriotique, pouvait-elle en ce cas faire tort à la religion?—J. F.

(2) Et quel mal à cela, encore une fois, du moment que ces gens n'étaient point catholiques?—J. F.

(3) L'hymne du Roy, sous Louis XIV, servait constamment à s'énerver les coucheries du Roi avec la Vallière, sous Louis XIV à s'énerver les coucheries du Roi avec la Pompadour: M. le chanoine Lecigne a-t-il jamais conclu de ces faits qu'il fallait, dès lors, proscrire l'hymne du Roy? Simple question au chanoine Lecigne, ainsi qu'à notre correspondant.—J. F.

de la victoire pourraient n'être qu'un surcroît de disgrâce infligé au vaincu... Vous tenez un autre langage, Junius. Vous n'êtes, vous et vos amis, que vengeance implacable, que haine sans rémission. Et tout l'ennemi vous en croit. Voilà pourquoi la guerre prend, aujourd'hui, et de plus en plus, les formes d'une désespérance outrée, affolée, monstrueuse, où il semble que tout va s'éteindre de ce qui fut, jusqu'à présent, de la lumière humaine.

Je vous entends encore: "Nous ne voulons pas amollir ceux qui luttent". Mais, vous et vos amis, êtes-vous bien sûrs, à force de si bien faire, de ne les point désespérer pour le reste de leurs jours, et de ne pas commettre ainsi, de la meilleure foi du monde, un crime que l'histoire elle-même, si volontiers immorale et complaisante au succès, ne vous pardonnera point?

GEORGES PIOCH.
(Des Hommes du Jour.)

Contre les prédicants de haine

Au Congrès socialiste tenu voilà quelque temps à Londres, les délégués ont voté à l'unanimité, entre autres déclarations, les suivantes:

1°—Les socialistes de Grande-Bretagne, de Belgique, de France, de Russie ne sont pas en guerre avec les peuples d'Allemagne et d'Autriche, mais seulement avec les gouvernements de ces deux pays qui les oppriment.

2°—Tandis qu'ils sont résolus inflexiblement à combattre jusqu'à la victoire et à accomplir ce devoir de libération, les socialistes ne sont pas moins résolus à résister à toute tentative ayant pour but de transformer cette guerre défensive en une guerre de conquête, qui ne ferait que préparer de nouveaux conflits, créer de nouveaux abus et soumettre, plus que jamais, les différents peuples au double fléau des armements et de la guerre.

Ces déclarations, en l'espèce, avaient d'autant plus de portée qu'elles représentaient officiellement l'opinion, notamment, de deux ministres français, MM. Jules Guesde et Marcel Sembat, celui-ci présent lui-même au Congrès. Aussi fait-il bon voir de quel ton elles furent commentées en France par les gazettes où s'étaient chaque jour les signatures de MM. Barrès, Junius, Berthelot, Frédéric Masson, etc. etc., tous gens impatients non seulement de voir l'Allemagne battue (ce qui serait aussi légitime que naturel), mais encore écrasée, écrabouillée, réduite en charpie, bref démembrée en trente-six tronçons...

Sur quoi M. Georges Pioch:

Si vos goûts étaient autres, vous ne manquerez pas de reconnaître... que le Congrès a parlé ainsi le seul français que, désormais, le monde entier attend de nous, celui qui nous vaut l'attachement et le zèle des étrangers les plus éclairés et les plus généreux: le dévouement des Garibaldi, par exemple. Vous reconnaîtrez, aussi, que ce langage est opportun et, même, qu'il est habile: car il donne, au peuple allemand lui-même, des assurances humaines qui peuvent presser en lui le moment de son réveil et de son insurrection.

Comprenez-vous chrétiens étonnants qui ne rêvez que tout l'écrasement et toute la mort?

Je vous entends: "Tout ceci est prématuré". Non, Junius: il est bien qu'une foi sincère et qui n'est pas la vôtre, trempe ceux qui se sont sacrifiés tout entiers; il est bien qu'avant que le destin ait définitivement désigné le vaincu, les vainqueurs aient proclamé leur volonté profonde. Sinon — mon ami Romain Rolland l'a dit excellemment, — les décisions

de la victoire pourraient n'être qu'un surcroît de disgrâce infligé au vaincu... Vous tenez un autre langage, Junius. Vous n'êtes, vous et vos amis, que vengeance implacable, que haine sans rémission. Et tout l'ennemi vous en croit. Voilà pourquoi la guerre prend, aujourd'hui, et de plus en plus, les formes d'une désespérance outrée, affolée, monstrueuse, où il semble que tout va s'éteindre de ce qui fut, jusqu'à présent, de la lumière humaine.

Je vous entends encore: "Nous ne voulons pas amollir ceux qui luttent". Mais, vous et vos amis, êtes-vous bien sûrs, à force de si bien faire, de ne les point désespérer pour le reste de leurs jours, et de ne pas commettre ainsi, de la meilleure foi du monde, un crime que l'histoire elle-même, si volontiers immorale et complaisante au succès, ne vous pardonnera point?

GEORGES PIOCH.
(Des Hommes du Jour.)

"Au pays des ailes"

M. Amédée Jasmin, notaire, de Terrebonne, vient de réimprimer en plaquette les vers qu'il fit "du temps qu'il était écolier", soit au collège ou à l'université. Fantaisie à

la vérité un peu leste d'un homme sérieux, revanche—dure revanche— du poète mort sur le tabellion bien vivant. Au pays des ailes, tel est le titre du recueil, a été joliment édité par MM. Arbour & Dupont. On pourra se le procurer chez n'importe quel libraire de Montréal, moyennant l'infime somme d'un écu.

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Neuve-Chapelle

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Neuve-Chapelle

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Neuve-Chapelle

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Neuve-Chapelle

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Neuve-Chapelle

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Neuve-Chapelle

Voilà que les journaux anglais eux-mêmes commencent à l'avouer:

A Neuve-Chapelle, de par l'incompétence de leurs officiers, on a vu des régiments anglais fauchés en entier par la mitraille anglaise.

Les vaillantes légions de Sir John French, en fait de bévues, sont décidément en train de battre leurs propres records, ce qui n'est pas peu dire! De toutes les autres nations actuellement en guerre: Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Turcs, Japonais, Belges, Serbes ou Monténégrins, qu'on nous en cite plutôt une seule qui ait jamais, à ses plus mauvais moments, donné d'elle au monde une aussi piètre idée...

Ah! la voilà bien une fois de plus, la race "supérieure"!

Vous voyez bien cette maison ?



Comment aimeriez-vous y passer l'été? Elle se trouve sise au plus bel endroit de DIXIE, entre le lac et la gare. Comprend cinq pièces, plus un grenier qui, si l'on veut, pourra faire place à deux chambres encore. Chauffage facile, éclairage électrique, eau chaude et eau froide, etc. Trottoirs en ciment jusqu'à la gare. Distance de Montréal par chemin de fer: 20 minutes.

La voulez-vous? Elle est à vous demain pour \$3,300—dont \$300 payables COMP-TANT et la balance par versements mensuels de \$22.27, y compris l'intérêt à 8% sur la balance.

Pour plus ample informé, s'adresser par lettre à

J. P.

Rue Lagachetière, 398-Est

H. Beuregard

Entrepreneur général
en construction

70, rue St-Jacques, 70
MONTREAL

Téléphone: Main 735

PARLEZ FRANÇAIS !

Au téléphone,

Au restaurant,

Dans les chemins de fer,

Dans les magasins,

Dans les administrations,

Partout !

Parlez la langue des civilisés !

PARLEZ FRANÇAIS !